

une version du Conte-type 566 du répertoire Aarne-Thompson. Si on désire en approfondir l'étude, on pourra consulter le précieux ouvrage d'Emmanuel Cosquin : *Contes populaires de Lorraine*, Paris (1886), (voir t. I, p. 121, n° XI, *La Bourse, le Sifflet et le Chapeau*; t. II, p. 79, n° XLII, *Les trois Frères*). Dans ses remarques, l'auteur résume une version très ancienne publiée à Augsbourg en 1530 (le livre de Fortunatus), ainsi qu'une version du moyen-âge des *Gesta Romanorum*.

Du numéro II, *Le Porcher*, (Aa.-Th. t. 307) je possède une autre version ariégeoise manuscrite, non moins curieuse, obtenue à Antras — commune de Saint-Paul-de-Jarrat, canton de Foix — intitulée *Richard sans Peur* (à ne pas confondre avec le T. 326, *Jean sans Peur*, également connu en Ariège).



Si nous voulons voir les contes situés dans le temps et l'espace, il faut essayer d'imaginer le tableau suivant : un village dort sous la neige qui tombe à gros flocons ; à l'intérieur d'une ancienne maison, rassemblés autour d'un feu de cheminée rouge et flamboyant, petits et grands tendent l'oreille aux récits merveilleux qui font revivre les aventures fantastiques, grotesques ou réalistes du héros qui devient roi, du garçon qui trompe le Diable, des animaux qui se jouent des tours — où le toup est toujours berné par le renard —, de la fille malheureuse finalement récompensée, etc, etc... les uns plus beaux, plus longs que les autres. Soudain, le conteur rompt le silence en lançant :

— *Cric !*

L'auditoire doit lui répondre :

— *Crac !* (5)

Et une nouvelle histoire peut commencer...



### Les trois Déserteurs.

Il y avait une fois dans un village une famille qui vivait de la terre. Il y avait le père et la mère et trois garçons en bas âge. Au bout de quelque temps le père, voyant qu'il ne pouvait pas arriver à faire vivre sa famille en travaillant péniblement, a décidé de partir. Et un beau jour ils sont partis tous ensemble vers Paris. Après un long voyage, ils sont arrivés à Paris où ils ont eu beaucoup de peine pour trouver un abri. Finalement, après avoir cherché du travail un peu partout, ils finirent par

---

(5) C'est ici la seule formule initiale traditionnelle que j'ai pu obtenir, valable pour Luzenac. Nous verrons plus loin quelles sont les formules terminales d'un conte.

s'associer à une famille de chiffonniers. Au bout de deux ans, sa femme est morte et il est resté veuf avec ses trois garçons qui avaient pris de l'âge.

L'aîné, François, avait dix-huit ans. L'autre, Jean, avait seize ans. Et le plus jeune, Paul, avait quatorze ans. Le métier de chiffonnier ne leur plaisait pas trop. Alors l'aîné a dit :

— Papa, je veux m'engager.

Le père a fini par lui donner son consentement et il s'est engagé au vingt-quatrième Colonial qui était à Perpignan. Au bout de six mois il a été nommé caporal; au bout d'un an, sergent. Avec sa paye de sergent, il envoyait quelque argent à son père.

Au bout de deux ans, Jean ayant atteint l'âge de dix-huit ans, a demandé à son père de s'engager aussi. Le père, pardi, n'aurait pas voulu, mais finalement il lui a accordé son consentement. Alors il s'est engagé au régiment de son frère, il est parti au vingt-quatrième Colonial. Il a été nommé caporal. Pendant ce temps, l'aîné a été nommé sergent fourrier.

Au bout de deux ans, le plus jeune, Paul, a voulu s'engager. Le père voulait bien le garder, il se voyait seul, il se voyait vieux; il ne voulait pas lui donner le consentement; mais finalement il l'a laissé partir. Il a choisi le régiment de ses frères : le vingt-quatrième Colonial. Et au bout de six mois, il a été nommé caporal. Pendant ce temps, son frère aîné a été nommé sergent-major, son frère Jean sergent et lui caporal, pardi ! Quand ils avaient touché leur paye, ils envoyaient tous les mois quelque argent à leur père qui, se croyant riche, a abandonné le métier de chiffonnier, et il en a profité pour faire un peu le rentier.

Au bout de deux ans, l'aîné s'est mis à jouer, à faire la noce; il a fréquenté de mauvais camarades et il a mal tourné. Il s'est mis à jouer et un beau soir il a joué tout l'argent avec lequel il devait payer toute la compagnie. Quand il est rentré, il s'est trouvé bien embêté. Il a voulu emprunter de l'argent à ses camarades, personne n'a voulu lui en prêter. Il voulait se suicider, mais il a réfléchi :

— Tes frères, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

Alors il est allé trouver ses frères et il leur a dit ce qui lui était arrivé. Ses frères ont dit que s'il se suicidait, ce n'était pas bien; que le mieux c'était de désertir. Donc le lendemain soir à la tombée de la nuit, ils ont quitté la caserne et ils se sont mis en route habillés en militaires. Ils ont marché toute la nuit et au jour ils se sont cachés dans un bois.

Le lendemain matin, le capitaine de leur compagnie s'est demandé ce qu'ils étaient devenus. Il ne les a pas encore portés déserteurs. Ce qui leur a permis de s'échapper. Ce n'est que le troisième jour que le capitaine les a fait porter déserteurs. Pendant ce temps, les trois frères avaient fait du chemin tout en se cachant le plus possible. L'aîné résistait, mais le second avait faim et le troisième, les souliers le blessaient, il ne pouvait presque plus marcher. Finalement, à la tombée de la nuit, ils sont arrivés devant un grand château et ils ont dit :

— On va frapper.

Ils ont frappé à la porte, mais personne n'a répondu, il n'y avait pas de lumière, rien. Ils ont contourné le parc du château, ils ont poussé un peu plus loin et ils ont vu une maisonnette à laquelle il y avait de la lumière. Ils sont allés frapper et une bonne vieille femme est venue leur ouvrir. Voyant qu'elle avait à faire à trois militaires, elle n'a pas eu peur et elle leur a demandé ce qu'ils voulaient. L'aîné lui a dit :

— Ma brave dame, nous sommes trois soldats de l'armée française, nous nous sommes égarés en faisant des manœuvres et nous voudrions vous demander à coucher pour cette nuit.

La bonne femme leur a répondu :

— Entrez, braves militaires !

Et la bonne femme les a fait entrer et leur a dit :

— Mon mari va arriver, il est garde-chasse du château.

Au bout d'un moment le garde-chasse est rentré et voyant trois militaires il les a invités à se mettre à table, de partager leur repas. Et tout en dinant, le sergent-major leur a dit :

— Nous avons frappé au château et personne ne nous a répondu.

Alors il leur a dit :

— Voyez, on est mieux reçu chez les pauvres gens que chez les riches !

Mais le garde-chasse leur a répondu :

— Détrompez-vous, militaires, si on ne vous a pas répondu au château, c'est que ce château est hanté et personne ne peut l'habiter.

Alors le sergent-major lui a dit :

— Mais personne y est allé pour voir ce qui se passe ?

— Il y en a qui ont essayé, mais ils ont eu tellement peur qu'on a jamais pu savoir d'eux aucune chose.

— Eh bien, dit le sergent-major après avoir consulté ses frères, si vous voulez accepter nos services, nous irons prendre la garde du château.

Ses deux frères ont répondu « oui » et les braves gens aussi. Ils ont décidé de commencer la garde du château la nuit même. On leur a préparé un repas froid avec quelques bouteilles de bon vin et on leur a remis la longue clef de la porte d'entrée du château, un paquet de bougies et ils sont partis tous les trois après s'être dit bonsoir avec les bons vieux, pardi ! Ils sont partis au château. Ils ont ouvert, ils ont refermé, ils allumé une bougie, ils ont visité une partie de l'intérieur et après avoir allumé un bon feu à la cheminée de la cuisine, ils se sont mis de nouveau à table pour manger leur repas froid. Après avoir bu un bon coup, ils se sont mis tous les trois à parler. L'aîné a dit :

— Vous croyez que ce château est hanté ? Je n'y crois pas !

— Eh ! peut-être, disent les autres, peut-être.

— N'importe. Eh bien, dit l'aîné, c'est pas la peine que nous veillions tous les trois; c'est moi qui vais être le premier à prendre la garde. Vous autres, vous pouvez vous retirer chacun dans une chambre et vous coucher.

Les deux frères sont allés se coucher dans un bon lit. Pendant ce temps, le sergent-major a bourré sa pipe et il a attendu en buvant un coup à la bouteille. Vers minuit, un grand orage s'est levé, le vent a soufflé et quelqu'un a frappé à la fenêtre. Il a demandé :

— Qui est là ?

On lui a répondu :

— Tu parles haut, pauvre déserteur de l'armée française ! Tu veux m'empêcher de rentrer et tu es un pauvre sans-le-sou. Si tu me laisses rentrer, je veux te faire riche. Je vais te donner un porte-monnaie dans lequel en tous lieux et en tous temps il y aura toujours cent francs dedans.

Il dit :

— Voyons, passe-moi ce porte-monnaie que je l'essaye.

— Non, laisse-moi rentrer.

— Non, non, non, passe-moi le porte-monnaie, nous verrons après.

Alors le Diable lui passe le porte-monnaie par la fenêtre. C'était le Diable en personne ! Le sergent-major s'est mis sur la table, il a ouvert le porte-monnaie et il l'a renversé : cent francs, cent francs, cent francs ! Il a eu une pile de billets de cent francs et toujours il avait cent francs. Il était riche ! Il dit au Diable :

— J'accepte !

Et il a ouvert la croisée. Le Diable est rentré dans le château. Au bout de quelque temps, il a de nouveau entendu un grand bruit et puis plus rien. Il s'est endormi sur la table jusqu'au lendemain matin.

Au jour, ses deux frères sont venus le trouver dans la cuisine. Après s'être souhaités bonjour, il lui ont demandé :

— Eh bien, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu n'as rien vu ? rien entendu ?

— Rien, rien, je me suis endormi. C'est des racontars, il n'y a rien.

Ils referment le château, ils repartent tous les trois et ils vont de nouveau vers la maisonnette où les bons vieux les attendaient en souriant. Ils leur ont servi le café et leur ont demandé ce qui c'était passé. Ils leur ont dit qu'ils étaient allés se coucher, que l'aîné n'avait rien vu. Les bons vieux leur ont dit :

— Ça ne vous fait rien de veiller encore une nuit ?

Ils ont accepté. Et le soir ils sont repartis au château. Ce soir-là, le tour de veille est revenu au second qui était le sergent.

Jean. Les autres deux frères se sont couchés. Comme l'autre il a bu un bon coup à table et il a attendu, il a veillé. A minuit, une pluie terrible a frappé sur les vitres du château et il a entendu taper à la vitre. Il a eu un peu peur, il a demandé :

— Qui est là ? Attention, ne bougez pas, sinon je tire à travers la vitre, je vous crève la paillasse.

Alors, on lui répond :

— Pauvre déserteur de l'armée française ! Tu crèves de faim et tu veux faire le fort. Moi je veux te récompenser. Si tu me laisses entrer, je te donnerai une serviette enchantée qui a le pouvoir de mettre la table; il n'y a qu'à dire : « Serviette, mets la table » et la table est mise. Les meilleurs vins et les meilleurs plats apparaissent sur la table.

— Voyons, passe-moi cette serviette.

— Non, laisse-moi d'abord rentrer, il dit.

— Non, non, donne. Ensuite je verrai.

Alors le Diable lui passa la serviette par la fenêtre. Il dit :

— Serviette, mets la table pour cent couverts !

En un clin d'œil, la table a été mise pour cent couverts. Il dit :

— Ça va, je te laisse rentrer, je garde la serviette.

Le Diable est rentré, il a fait le tour du château et il est reparti dans un grand bruit. Après avoir veillé toute la nuit, il s'est endormi. Le lendemain matin ses deux frères viennent le trouver. Et après s'être dit bonjour, ils lui demandent ce qui s'est passé.

— Oh ! rien du tout. Je n'ai rien vu, rien entendu. C'est des contes, ça, le château est habitable !

Ils sont repartis vers la maisonnette et les bons vieux leur ont demandé de veiller encore une troisième nuit. Ils ont encore accepté. Le troisième soir, ils se sont de nouveau installés au château et c'est le plus jeune, Paul, le caporal, qui a pris la garde. Ses frères se sont couchés après avoir fait un bon repas et lui s'est mis veiller. A minuit, un grand ouragan s'est levé, les flocons de neige venaient sur les vitres du château. Il a entendu frapper à la vitre.

— Tiens, tiens, c'est toi qui a la malchance !

Il dit :

— Qui est là ?

— Toi aussi tu fais le fort, pauvre déserteur de l'armée française. Tu ne peux plus marcher et tu veux crâner !

— Tourne-toi en arrière ou je te crève la paillasse avec ma baïonnette !

Alors le Diable lui dit :

— Tu es bien fort, calme-toi. Tiens, pour te récompenser si tu me laisses entrer, je vais te donner un manteau enchanté qui

a le pouvoir de te transporter dans n'importe quel lieu, ou tu voudras.

— Voyons, il dit, prête.

— Et le Diable lui passe le manteau par la fenêtre. Il se le met sur les épaules et il dit :

— Manteau, fais-moi faire le tour de la pièce.

Dans un tourbillon il s'est mis à tourner et dans un clin d'œil il a fait plus de cent fois le tour de la pièce.

— Eh bé, il dit, ça va.

— Alors tu me laisses rentrer ?

Il lui dit

— Non !

— Et pourquoi ?

— Je veux savoir ce que tu viens faire dans le château. Le manteau je l'ai, je le garde.

— Et si je ne te le disais pas ?

— Tu ne rentreras pas, je te crève la paillasse !

— Eh bien, je vais te le dire. Dans la cave du château, au numéro neuf, il y a un trésor caché dedans. J'en ai la surveillance. C'est pour ça que tous les soirs je viens me rendre compte si rien n'a été touché. Cet argent ne m'appartient pas; il ne pourra appartenir au châtelain que si le trésor est béni; et une fois béni, ils pourront alors en faire bon usage; je ne reviendrai plus et le château sera habitable.

— C'est tout ? il dit.

— C'est tout.

— Eh bè, ça va, passe.

Le Diable a fait son travail et il est reparti. Le lendemain matin les trois frères se sont revus en se disant bonjour. Et ils ont demandé au plus jeune s'il n'avait rien vu. Il leur dit :

— Non, je n'ai rien vu ni entendu ; le château est habitable.

Et ils sont retournés chez les bons vieux. Ils leur ont dit :

— Le château est habitable, on n'a rien vu.

Le bon vieux leur a dit :

— Je ne peut plus vous retenir, je vous remercie.

Et ils sont partis. Arrivés à un endroit où il y avait un croisement de routes, le sergent-major a dit :

— Comme nous sommes trois déserteurs, que nous sommes recherchés, le mieux est que nous nous séparions, que chacun prenne son chemin et rendez-vous à Paris, à la maison de notre père.

Ils ont dit oui et ils se sont séparés. Après une journée de marche le plus jeune est revenu au château. Il a mis son manteau sur les épaules et il lui a dit :

— Manteau, transporte-moi au château d'où je viens.

Et en effet, comme un ouragan, il est allé atterrir sur la cour du château. Il a ployé son manteau et s'est présenté à la maisonnette des vieux. Il a frappé et les vieux lui ont ouvert. Ils s'étaient bien doutés qu'ils savaient quelque chose, mais que personne n'avait rien voulu dire. Alors Paul leur a raconté ce qui s'était passé avec le Diable. Il leur a tout expliqué.

A l'instant ils sont allés appeler le châtelain qui est arrivé en diligence et qui est allé découvrir le trésor et le bénir. Alors le châtelain il en a fait part à tout le monde, il en a fait un don aux pauvres. Il voulait retenir Paul et le garder au château, mais il n'a rien voulu savoir et il est reparti. Une fois arrivé un peu loin du château, il a remis son manteau sur les épaules et lui a dit :

— Manteau, transporte-moi à Paris !

Le soir même, il était à Paris. Une fois à Paris, il est revenu vers l'endroit où habitait son père. Celui-ci, ne recevant plus d'argent de ses fils, avait été obligé de reprendre le métier de chiffonnier. Il avait quitté les lieux et Paul ne l'a pas retrouvé. Il s'est mis à la recherche de travail, il est resté à Paris. Ses frères, pardi, sont arrivés à la capitale.

C'était au temps de Louis-Philippe et le roi a fait publier qu'il voulait marier sa fille avec le plus riche du monde. Et alors, pardi, beaucoup de prétendants se sont présentés. François avec son porte-monnaie enchanté s'est présenté aussi comme le plus riche du monde. On lui a demandé ses titres de richesse et il a dit :

— Mes titres de richesse sont ce porte-monnaie.

— Comment, ce porte-monnaie ?

On s'est moqué de lui.

— Tenez vous avez une grande pièce ? il dit. Eh bien je vais vous la remplir de billets de cent francs.

Il prend son porte-monnaie, il l'ouvre et il se met à le vider : cent francs, cent francs, cent francs ! Il en sortait toujours cent francs. Voyant cela, le roi a dit :

— Mais oui, il est le plus riche du monde, il a toujours cent francs dans son porte-monnaie !

Alors il fait publier que tous pouvaient se retirer, qu'il avait trouvé le plus riche du monde. Il le présente à sa fille :

— Voilà, ma fille, le plus riche du monde.

Quand elle l'a vu, elle a fait la grimace. Elle a dit à son père à l'oreille :

— Il ne me plaît pas.

Alors le roi a répondu :

— Tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Ça va.

Alors elle le fait appeler; elle lui dit :

— Ah ! monsieur, bonjour, bonjour. Il paraît que vous êtes le plus riche du monde par le pouvoir de votre porte-monnaie. Eh bien, en attendant de nous marier, vous allez rester au château; vous allez prendre une chambre et comme gage d'amitié vous pouvez me laisser, pendant ce temps-là, votre porte-monnaie.

Et, pardi, François pas méfiant le lui donne. Elle appelle un domestique et elle lui dit :

— Conduisez monsieur à la chambre numéro douze. Vous terez le nécessaire pour que rien ne lui manque.

On l'a conduit à sa chambre de garçon; et après avoir été au château toute la journée, il s'est mis au lit. A une heure de la nuit, un déalle a joué et il s'est trouvé projeté dans une fosse d'égout. Après avoir parcouru l'égout une partie de la nuit, à la sortie de l'égout il s'est trouvé avec un bon vieux qui l'a attiré par la chemise. C'était son père ! Il lui a dit :

— Mais dans quel endroit tu sers à présent ?

Et il l'a ramené dans son appartement. Et il s'est remis avec son père à faire le chiffonnier.

Après ça au bout de quelque temps, le roi a fait publier de nouveau qu'il voulait marier sa fille avec le meilleur cuisinier. Jean, qui avait reçu la serviette enchantée, s'est présenté comme le meilleur cuisinier. On l'a mis à l'épreuve en lui demandant ses titres,

— Mes titres, il dit, les voilà : cette serviette !

— Comment, cette serviette ?

— Avec cette serviette, je me charge de mettre la table pour deux-cents couverts ou mille couverts, comme vous voulez.

— Eh bien, il dit le roi, voilà une salle à manger qui est faite pour mille couverts; mettez-vous au travail.

Il prend sa serviette et lui dit :

— Serviette, mets la table pour mille couverts, que rien ne manque.

Et devant le roi stupéfait, tout a été fait comme par enchantement. Le roi a dit :

— Ça va jeune homme, vous êtes le meilleur cuisinier du monde.

Il dit aux autres :

— Vous pouvez partir ! Voilà le meilleur cuisinier du monde !

Il dit à sa fille :

— Voilà, je te présente le meilleur cuisinier du monde !

Elle a fait la grimace, elle lui a dit à l'oreille :

— Il ne me plaît pas.

Son père lui a dit :

— Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Et comme à l'autre, elle lui a joué le même tour. Elle lui a demandé la serviette et à une heure du matin il s'est trouvé dans l'égout. Son père de nouveau l'a pêché au bout de l'égout. Il lui a dit :

— Mais vous servez tous au même endroit !

Et de nouveau il l'a pris à chiffonner.

Au bout de quelques temps, le roi a fait publier qu'il voulait marier sa fille avec le plus fort cavalier du monde. Alors pardi ! le plus jeune, Paul, s'est présenté comme le meilleur cavalier du monde. Et pardi ! il a acheté un cheval, une vieille carne. Les autres concurrents, quand ils l'ont vu arriver, se sont mis à rire. Lui n'a rien dit, pardi ! Quand on a donné le départ, il met le manteau sur les épaules et il dit au manteau :

— Manteau, transporte-nous avec le cheval au bout du champ de course et ramène-nous au plus vite, ventre à terre !

Et en effet, en un clin d'œil le cheval a démarré et il est revenu à une vitesse formidable. Les autres ne pouvaient pas en revenir. Et en effet, pardi ! il a été le meilleur cavalier du monde. A un tel point qu'un Anglais a voulu lui acheter son cheval et il le lui a vendu un prix fou.

— Moi, je vais gagner toutes les courses en Angleterre !

— Oui, tu les gagneras !

Voyant cela, le roi dit à sa fille :

— Ça c'est le meilleur cavalier du monde.

Lui se méfiait de quelque chose.

— Puisque tu dois te marier avec, le voilà !

Elle lui dit à l'oreille :

— Il ne me plaît pas.

— Eh bien, arrange-toi avec lui.

Alors elle l'emène au château. Dans sa chambre elle lui dit :

— Pourquoi avez-vous vendu votre cheval ?

Il dit :

— Mon cheval, je n'en avais que faire; ce n'est pas le cheval qui a gagné la course !

— J'aurais voulu garder une bête comme ça.

— Oh ! je n'en savais que faire. Ce qui a gagné la course, il dit, c'est ce manteau.

— Et comment ?

— Vous allez voir, ouvrez votre fenêtre.

Alors il dit :

— Venez avec moi, ici.

Ils se mettent à la croisée, comme ça ; il met son manteau sur ses épaules à lui et ensuite il prend le pan de son manteau et le

— passe sur les épaules de la princesse. En même temps, il dit au manteau :

— Manteau, transporte-nous à l'île la plus reculée du monde.

En effet, le manteau les transporte à cette île-là. Ils sont restés dans l'île. La nuit venue, ils se sont couchés l'un à côté de l'autre. Lui s'est mis le manteau sous la tête pour qu'elle ne le lui vole pas. Et le lendemain matin ils ont parcouru l'île; ils ont trouvé des pommiers; ils ont cueilli des pommes et ils y ont mordu. Alors sitôt qu'ils mangeaient de la pomme, le nez allongait et finalement ils touchaient partout avec le nez, dans tous les ruisseaux, de partout.

Le soir venu, de nouveau ils se sont couchés. Et il s'est mis le manteau sous la tête. Seulement, la princesse veillait; et tellement elle a veillé, lui s'est endormi et elle lui a volé le manteau. Alors elle s'est mis le manteau et elle lui a dit :

— Transporte-moi de nouveau au château de mon père à Paris.

Le lendemain matin, elle a été de nouveau au château royal. Son père, en la voyant, la reconnut, mais elle avait un nez qui touchait partout. Elle lui a raconté ce qui s'était passé.

Le lendemain, Paul, en se réveillant s'est trouvé tout seul avec un nez allongé. Eh ! pardi ! Il s'est mis à parcourir l'île et tout en parcourant l'île il a trouvé un poirier. Alors la faim lui a fait goûter aux poires. Quand il a commencé à manger une poire le nez a diminué et finalement il lui est tombé. Alors il se dit :

— Ceci est un remède. Les pommes font pousser le nez, les poires le font tomber, ça va.

Il a fait une provision de pommes et de poires. Il longe la côte et il a été recueilli par un bateau comme naufragé. Il a de nouveau débarqué en France avec les pommes et les poires et il revient à Paris.

Et le roi a fait appeler les plus célèbres médecins du monde pour guérir sa fille. Alors lui s'est présenté comme médecin américain. Il a fait une pommade de pommes et une pommade de poires bien arrangées dans des pots avec des étiquettes. Il s'est présenté au château déguisé en docteur. Il a dit au roi :

— Je veux guérir votre fille.

— Bon. Mais où sont vos remèdes ?

— Ils sont là.

— Vous êtes encore quelque charlatan !

Alors il l'a présenté devant sa fille qui ne l'a pas reconnu. Il lui dit :

— Mademoiselle, je vois que ce que vous avez est grave. Vous avez dû sans doute commettre dans votre vie quelques mauvais actes. Si vous ne les dites pas, je ne sais pas si je pourrai vous guérir.

Alors la jeune fille lui dit :

— Oui, mon père a voulu me marier avec le plus riche du monde qui avait un porte-monnaie. Je le lui ai volé.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Bon. Il faut que vous me le rendiez.

Elle le lui a rendu. Il lui dit :

— Goûtez cette pommade.

C'étaient des pommes. Le nez s'est encore allongé. Alors il lui dit :

— Mademoiselle, vous avez commis encore autre chose, vous voyez.

— Eh oui, mon père voulait également me marier avec le meilleur cuisinier du monde. Il avait une serviette enchantée; je la lui ai volée.

— Il faut que vous me la rendiez. Nous allons essayer.

Il prend le porte-monnaie et la serviette et les met dans sa poche. De nouveau il a essayé la pommade de pommes; le nez lui a encore poussé. Alors il lui a dit :

— Vous avez encore commis quelque mauvais acte.

Elle lui a dit :

— Oui, il y a quelque temps mon père a voulu me marier avec le meilleur cavalier du monde; celui-ci avait un manteau. Et après une aventure qui m'a coûté que j'ai le nez long, je le lui ai volé.

— Il faut que vous me le rendiez.

Elle le lui a rendu. Alors il lui a dit :

— C'est tout ?

— Oui.

— Eh ben, nous allons de nouveau tenter l'expérience.

Il lui a frotté le nez avec de la pommade de poires et le nez lui a diminué. Il lui en a fait manger un peu et il a diminué encore. Mais ensuite il lui a fait de nouveau manger de la pommade de pommes et le lui a frotté avec. De nouveau le nez s'est tellement allongé qu'elle ne pouvait plus tourner dans la chambre. Elle s'est mise à pleurer, pardi ! Et la laissant telle que, il lui a promis de revenir. Le roi qui l'attendait pour apprendre si elle était guérie, il lui a simplement répondu :

— Je reviendrai la voir, mais je ne suis pas sûr de la guérir.

Il a pu quitter le château, et la fille du roi est restée avec son nez long. Jamais plus il n'y est revenu. A force de recherches, il a retrouvé son père et ses deux frères. Il leur a rendu ce qui leur avait appartenu. Et les deux frères ont été tout surpris. Mais il leur a expliqué tout ce qui s'était passé. Quant à lui, il est revenu au château enchanté. Il a été reçu à bras ouverts par

le châtelain qui avait une jeune fille et avec laquelle Paul s'est marié. Ils ont fait des noces splendides où son père et ses frères ont assisté. Ils ont vécu longtemps heureux. Ils ont eu beaucoup d'enfants qui leur ont donné beaucoup de joie.

Quant à la fille du roi, elle est morte en gardant son nez long toute sa vie.

*Cric crac,*

*Moun counté es acabat* (achevé) (6).

(Conté en octobre 1953 par Edmond Bonnet, 63 ans, cultivateur et surveillant à l'usine de talc, Luzenac — canton des Cabannes).

## II

### Le Porcher.

C'était un homme et une femme qui étaient pauvres et qui avaient un garçon. Alors, ce garçon il n'était pas trop dégourdi. Il allait garder les cochons du village dans le gravier de la rivière. On l'appelait Jean de Bordeaux. Quand il a eu vingt ans, Jean de Bordeaux est parti soldat. Après, au régiment, on allait lui faire vider les ordures, on lui faisait faire le nettoyage : il ne savait pas faire autre chose. Au bout de six mois, ils lui ont dit :

— Maintenant qu'il y a quelque temps que tu es ici il faut écrire à tes parents que tu es passé caporal.

Alors, ses parents, très contents, lui ont envoyé dix francs. Avec ses dix francs, ceux qui lui avaient monté le coup ont fait la bombe. Puis un an après, il lui montent encore le coup, ils lui disent :

— Il faut écrire maintenant à tes parents que tu es passé sergent.

Alors ses parents se disent :

— Maintenant, il faut aller le voir. C'est pas possible !

Son père part le voir. Quand Jean de Bordeaux aperçoit son père, il veut se cacher. On l'a fourré dans une grande marmite.

---

(6) Je n'ai recueilli personnellement que deux sortes de formules terminales en Ariège; voici une variante de la précédente : **Tric trac — Moun counté es acabat** (Nalzen, Arvigna, Lavelanet). Voici l'autre : **Je me suis fait des souliers de papier — Je suis passé par un champ de blé — Et tric trac** — etc. (Langlade - commune de St-Paul-de-Jarrat). A la fin d'un conte noté en mai 1953 à St-Paul-le-Jeune (Ardèche) des souliers non moins extraordinaires remplacent ceux en papier : « **Moi je suis été invité à la noce; et quand la noce a été finie, on m'a fait cadeau de souliers en verre; et quand je suis arrivé sur la place de mon village, les souliers se sont brisés et depuis j'ai porté des sabots.** »